

« C'est en forgeant qu'on devient forgeron
Et en lisant qu'on devient... »

LISERON

Raymond QUENEAU

... en apprenant qu'on devient napperon. » D.V.

RÉSEAUX SOCIAUX & DÉSINFORMATION

Publication
de l'**AFL 43**

Association
Française pour la
Lecture
Groupe
départemental
de Haute-Loire

Mairie
BP 20
Place Lafayette
43100 BRIOUDE

afl43@orange.fr

Directeur de
publication :

Dominique VACHELARD

Rédacteurs :

Sylvie CHOISNET
Alice PALHOL
Dominique VACHELARD

ISSN n° 2264-2544
Dépôt légal : BNF

Prix : 2.00 €

n° 49

Avril
Mai
Juin
2022

C'est presque un truisme d'associer réseaux sociaux et désinformation tant l'usage d'Internet et de son environnement nous ont accoutumés, entre autres, à une surabondance de *fake news*, qui n'ont pour autre but que de divertir leurs auteurs ou de nuire à leurs destinataires.

Ce ne sera pas l'objet de la présente réflexion. Nous chercherons plutôt à montrer comment le fonctionnement même de ces réseaux, parce qu'ils sont fréquentés par une population à qui on a refusé l'accès aux compétences savantes en lecture et en écriture, est devenu un espace virtuel, vide et stérile, de communication.

Nous avons déjà rapporté les « performances » du système scolaire français qui, lors des évaluations internationales (PIRLS ou PISA), révèlent une maîtrise experte en lecture qui serait l'apanage de seulement 1,7 % de la population !!! Et si ces chiffres sont les résultats des enfants de classe de CM1, il convient de rappeler qu'il n'y a plus de véritable enseignement de la lecture dans la scolarité des citoyens à l'issue de ce niveau de classe.

On peut dès lors facilement postuler que le comportement des usagers de ces réseaux est le produit des *structures sociales*, que celles-ci soient scolaires, professionnelles ou économiques. En effet, l'individu que le système social prive de tout pouvoir sur quiconque ou sur quoi que ce soit, manifeste une tendance irrépressible à trouver un espace ou un objet d'exercice d'un embryon de domination (que ce soit par le langage, la violence physique, psychologique, sexuelle, etc.).

C'est ainsi que les internautes commentent à l'envi la banalité des faits les plus divers qui sont présentés sur la toile, se font donneurs de leçons de morale à leurs concitoyens, en usant d'un mode d'expression qui relève plus du psittacisme que de la réflexion éclairée par l'utilisation de l'écriture, notamment.

Les réseaux sont ainsi devenus, paradoxalement, des espaces où la masse d'informations accessibles double en quantité tous les deux ans, mais où est *invisible* l'information, celle qui n'existe pas spontanément, mais qui doit être trouvée et construite par l'utilisateur.

Dominique Vachelard

RÉSEAUX SOCIAUX & DÉSINFORMATION

La question de l'écriture inclusive, à laquelle nous avons consacré le précédent numéro¹, pourrait susciter dans l'espace social, une sorte de débat, chacun se positionnant diversement, en fonction de sa profession, de ses convictions, de ses pratiques, etc.

Cependant, ce que nous observons, c'est tout le contraire d'un débat, au sens traditionnel du terme ; il s'agit en réalité d'une succession ininterrompue de points de vue sur le sujet. On peut alors dire qu'elle fait l'objet, comme la plupart des événements, processus et faits divers, d'une très forte « éditorialisation » de la part des usagers d'Internet.

Gérald Bronner, professeur de sociologie à l'Université de Paris, présente ainsi ce phénomène : « *focaliser son attention sur tel élément du réel plutôt que tel autre, proposer un ordre d'importance entre ces éléments : lier ces éléments en leur donnant un sens narratif et éventuellement les interpréter en fonction de la catégorie du bien et du mal, est une dimension incontournable de tout discours sur le monde.* »²

En proposant une approche scientifique des réseaux sociaux, élaborée sur la base des données quantifiées des géants de l'Internet, Gérald Bronner nous révèle plusieurs phénomènes intéressants : tout d'abord, bien évidemment, qu'avec Internet, la masse d'informations accessible à l'humanité n'a jamais été aussi importante. Mais aussi, afin de mettre en évidence la croissance exponentielle de celle-ci, que son volume double, au niveau mondial, tous les deux ans !

Il montre ensuite comment chacun, depuis son clavier, « éditorialise » chaque moindre événement en le commentant sur les réseaux sociaux et en faisant ainsi circuler des millions de points de vue destinés à un public virtuel. On ne saurait évidemment s'indigner ni de cette possibilité donnée aux citoyens de s'informer de manière autonome, ni du pouvoir d'expression de la diversité de leurs opinions que ce dispositif autorise. Bien au contraire.

-1-
Voir Liseron 48,
janvier 2022,
« Écriture
inclusive et désin-
formation »

-2-
*Apocalypse
cognitive*,
Gérald
Bronner, PUF,
Paris, février
2021

-3-
André Stil,
écrivain et jour-
naliste,
ex rédacteur-en-
chef de
l'Humanité

-4-
tripalium = ins-
trument de tor-
ture à trois pieux

-5-
Jean Perrin, Prix
Nobel de phy-
sique en 1926

-6-
Le marché cog-
nitif désigne l'es-
pace dans lequel
se diffusent hypo-
thèses, croyances
et explications
implicites ou
explicites du réel.
Il ne recouvre pas
seulement la
connaissance et
l'information
dans leur sens
courant, mais
aussi les idéolo-
gies, les
croyances sec-
taires, pseudo-
scientifiques,
magiques ou
superstitieuses,
les légendes
urbaines, les
théories du com-
plot, etc. (G.
Bronner)

-7-
*Apocalypse
cognitive*,
Gérald
Bronner, PUF,
Paris, février
2021

Sauf qu'il manque à ces millions de commen-
taires, vecteurs prétendus d'information,
comme nous l'avons déjà suggéré, à la fois le
caractère rigoureux et détaché, attendu
d'une approche de nature scientifique, ainsi
que le processus d'écriture qui permet, grâce
à un nouveau langage de travailler l'expé-
rience et d'en extraire de nouveaux modèles,
plus généraux, plus puissants. « *Écrire c'est
creuser l'exception jusqu'à la règle.* »³

Gérald Bronner démontre par ailleurs com-
ment l'homme s'est affranchi, peu à peu, au
cours de l'histoire, des contraintes liées à sa
seule survie et à sa perpétuation, par le phé-
nomène de division du travail et les progrès
technologiques, et comment il a été ainsi ca-
pable de se construire un capital considé-
rable de temps disponible. Certains intellec-
tuels, tels Karl Marx, Jean Perrin, Théophile
Gautier ont même cru à une libération com-
plète de l'homme des tâches liées au travail⁴
et qu'il pourrait alors consacrer ce temps de
cerveau disponible pour se former ou
s'informer. « *Les hommes libérés par la
science vivront joyeux [...] développés jus-
qu'aux limites de ce que peut donner leur cer-
veau.* »⁵

D'après Gérald Bronner, aucune de ces prophéties ne s'est avérée exacte, notamment parce que les réseaux sociaux ont perverti l'usage que l'homme a fait de son temps de cerveau libéré. C'est plutôt un cauchemar qui les a remplacées : « *le déferlement d'informations a entraîné une dérégulation du marché cognitif⁶ qui a eu une fâcheuse conséquence : capter, souvent pour le pire, le précieux trésor de notre attention. Les esprits subissent l'envoûtement des écrans et s'abandonnent aux mille visages de la déraison.* »⁷

Ainsi, malgré toute la bonne volonté du monde, toute information de nature scientifique est gaspillée par cette dérégulation du marché cognitif. Nous le vérifions quotidiennement par le peu d'attention que prête le monde enseignant à une conception de la lecture qui dépasse son apparence alphabétique et phonologique, pour admettre ce que démontrent l'histoire de l'humanité ainsi



RÉSEAUX SOCIAUX & DÉSINFORMATION

que des dizaines de branches des sciences sociales et humaines. À savoir que l'écrit a été inventé pour remplir des fonctions que nul autre outil –et surtout pas l'oral- ne pouvait assumer : classer, hiérarchiser, organiser le monde pour être en mesure de le penser, et, au-delà, de le transformer⁸. Et que cet outil est de nature visuelle : le texte s'adresse à l'œil, comme la parole à l'oreille ! Et, bien évidemment, que si le fonctionnement de l'écrit est visuel et que sa fonction consiste à construire et partager de l'information, son apprentissage doit alors respecter scrupuleusement ces caractères, et consister en un *apprentissage visuel de la compréhension*.

Sans vouloir nous appesantir plus longuement sur l'approche de Gerald Bronner, que le lecteur peut aller lui-même parcourir, nous mentionnerons tout de même que cette vision du monde permet un début de compréhension des phénomènes de désinformation que nous observons dans le cas particulier qui nous sert d'exemple dans ces colonnes. Il autorise aussi une autre vision des processus de fanatisation, de négation de la science, ainsi que des comportements de papillonnage et de zapping continuels, directement importés du monde des écrans. D'ailleurs, aucun enseignant, par exemple, ne pourrait affirmer aujourd'hui qu'il n'a pas vérifié dans sa pratique professionnelle combien le précieux temps d'attention disponible par ses élèves a fondu comme neige au soleil au cours de ces deux dernières décennies.

Autant d'évidences qui nous paraissent indiscutables et qui ne manquent pas de nous interroger fortement car il convient de prendre conscience que chacun d'entre nous est inéluctablement soumis à cette tyrannie, tant ce sont toujours les instincts les plus bas de notre humanité qui servent de ressort à ce détournement de notre attention : curiosité et voyeurisme, imitation, compétition, attrait du profit, du sexe, du fait divers, du scandale, du sensationnel, du macabre, de la violence, etc.

C'est ainsi, que le débat, tel qu'on l'entendait il y a peu, c'est-à-dire entre personnes ayant une certaine autorité (scientifiques, intellectuels, etc.), a été supplanté par ces multiples commentaires spontanés d'informations véhiculées par les réseaux, tout comme la science a, bien souvent et pour les mêmes raisons, été reléguée au niveau de toutes les autres croyances. Néo-obscurantisme ?

Si les théories développées par Gerald Bronner permettent de comprendre comment le fonctionnement de notre système social est profondément dérégulé par le flot d'informations parasites qui en constituent l'essentiel, on peut rappeler qu'Umberto Eco⁹ avait déjà prévu, avant la fin du XXème siècle, l'émergence d'une « nouvelle intelligentsia », celle qui serait en mesure de fréquenter le marché cognitif en étant doté d'un outil performant de compréhension, la lecture experte.

Il fondait sa prédiction sur la double capacité dont doit faire preuve celui qui surfe sur Internet, à savoir la maîtrise de la lecture *d'acquisition*, bien évidemment, mais également de celle qui sert à la *navigation* dans l'hyper-texte, alors que leurs caractéristiques sont bien différentes. Il n'avait pas envisagé, en revanche, l'émergence aussi rapide de cette éditorialisation, cette masse inexorablement croissante de commentaires « transcrits ¹⁰ » que proposent aujourd'hui les réseaux dits sociaux.

Et force est de constater que ces deux versants de la lecture, capacité à comprendre au niveau expert, et capacité à écrire pour forger et diffuser un texte qui organise et amende quelque peu le réel, ne sont l'apanage, dans notre société, que d'une très faible minorité de privilégiés, ceux qui sont conduits, par leur statut ou leur fonction, à prendre, en leur nom ou celui de la collectivité, les décisions les plus importantes (soit moins de 1% de la population).

Dominique Vachelard

-8-

La raison graphique, Jack Goody, Éditions de Minuit, 1977

-9-

Philosophe, écrivain et essayiste italien

-10-

Même si ces commentaires sont graphiés par l'intermédiaire du clavier, on ne peut raisonnablement dire qu'ils sont « écrits », au sens où nous l'avons entendu plus haut.



S'INFORMER

S'informer, on le fait naturellement. Dès l'enfance. On s'informe pour comprendre ce qui nous entoure, pour s'avoir comment se comporter. C'est une question de survie.

Nos premières sources d'informations sont nos parents, nos enseignants, nos camarades, les gens que nous rencontrons... Nous nous informons aussi en observant ce qui nous entoure, en tirant nos propres conclusions.

Mais l'information n'implique pas automatiquement la compréhension.

Par exemple, je regarde la météo (ou directement le thermomètre et le ciel le matin) et j'apprends le temps qu'il fera ou celui qu'il fait. Il fait -12 degrés. Si je ne sais pas ce qu'il convient de faire en cas de grand froid, j'ai l'information mais pas la compréhension : je ne saurai pas comment m'habiller. J'aurai froid. Cela nous semble évident parce que nous savons ce qu'il faut faire : on nous répète depuis que nous sommes petits « mets ton manteau, ton bonnet, tes gants etc. » mais ce n'est pas évident pour une personne qui vit dans un pays où de telles températures n'existent pas et qui parle une langue dans laquelle on ne peut pas traduire les mots « gants » ou « manteau ».

De la même façon quand on me parle de guerre, de tremblement de terre, de tsunami, si je n'ai jamais vécu ces événements, ma compréhension est limitée.

Je suis troublée peut-être triste pour les personnes qui souffrent loin de moi, tout dépend de ma sensibilité mais je ne peux pas dire que je comprends.

Avant que le covid 19 envahisse les médias et les réseaux sociaux, j'avais arrêté d'écouter et de lire les nouvelles.

Je continuais à regarder par la fenêtre pour savoir comment m'habiller. Je lisais des livres ou des articles sur les sujets qui m'intéressaient quand j'avais besoin de comprendre quelque chose. Mais je n'écoutais plus les « informations » car elles provoquaient en moi plus de confusion que de compréhension.

Cependant, elles continuaient à m'arriver par les personnes que je côtoyais qui me racontaient ce qu'elles avaient lu, vu, entendu : guerres, tremblement de terre, misère...

Et puis, avec l'apparition du covid 19, on a arrêté de parler des guerres, des tremblements de terre et de la misère.

De nouveaux mots sont devenus très à la mode « crise sanitaire », « taux d'incidence », « cluster », « test pcr » ...

Les informations sur « l'évolution de la crise sanitaire » se sont déversées sur nous par le biais de la télévision, des réseaux sociaux, des gens qu'on rencontre au supermarché, des amis avec qui on boit un café.

Un tsunami d'informations souvent contradictoires et une confusion grandissante.

Dans ce contexte, les réseaux sociaux ont donné à chacun la possibilité de dire son avis et d'avoir un auditoire important. Ils ont alimenté cette confusion mais ont aussi permis à des voix divergentes d'être entendues.

Les réseaux sociaux sont une immense place publique où on peut rencontrer toute sorte de personnes. Il faut s'y



S'INFORMER (SUITE)

frayer un chemin avec prudence. Comme dans la vie de tous les jours, si on veut s'approcher de la réalité, il ne faut pas croire ce que nous raconte le premier venu, ni crier avec les loups, ni déverser sa colère sur des boucs émissaires.

Pendant cette période de confusion, j'ai essayé d'observer ce qui m'entourait de la façon la plus objective possible et j'ai écouté différents avis. Je voulais savoir s'il y avait vraiment un danger, si nous étions vraiment en guerre contre un ennemi invisible.

Je n'ai pas réussi à trouver de réponse fiable mais j'ai compris que la maladie et la mort font peur et que la peur empêche de penser.

Et puis, la guerre a éclaté en Ukraine. Chaque semaine, dans le cadre d'un cours d'italien découvert justement sur les réseaux sociaux pendant le premier confinement, je discute, en visio-conférence, avec des personnes d'origines très diverses. Dimanche dernier, Sergey, qui vit à Moscou, s'est rappelé en souriant tristement que nous nous étions tous souhaité la fin de la pandémie pour 2022 sans imaginer qu'il pourrait arriver quelque chose de pire. Il nous a dit aussi combien cette guerre était étrange pour lui : beaucoup de russes ont des origines ukrainiennes et de la famille en Ukraine.

A la fin de la conversation, il s'est exclamé, sincèrement ému : « Vi voglio bene, a tutti ». « Je vous aime, tous ».

L'armée russe est entrée en Ukraine et Sergey est triste. C'est une information importante.

Toujours grâce aux réseaux sociaux, j'ai découvert Valerio Nicolosi, un reporter

italien. Il était à Kiev quand les bombardements ont commencé.

Avant d'être évacué avec des familles italiennes, chaque jour, il a enregistré un petit podcast sur son téléphone portable. Il dit que la neige tombe.

On entend les bombes.

Des bébés naissent dans les couloirs du métro.

Il dit que les nouvelles qu'il reçoit du front ne sont pas fiables.

Il préfère raconter ce qu'il voit.

Il rapporte les propos d'une femme dont le mari s'est enrôlé.

On le sent triste et proche des gens.

Comme Sergey.

Comme Etty Hillesum, comme Anne Franck. Comme tous ceux qui ont regardé la souffrance en face et ont trouvé... autre chose. L'humanité, l'amour universel ? Quelque chose de cet ordre-là. Quelque chose d'essentiel.

Valerio Nicolosi nous dit qu'il fait froid, que l'électricité sera peut-être bientôt coupée, que l'avenir des bébés nés dans les couloirs du métro est incertain. En l'écoutant, parfois pendant quelques secondes, on éprouve la souffrance des habitants de Kiev et c'est pour cette raison que nous comprenons. C'est par l'expérience que nous comprenons profondément les choses. Il s'agit d'une compréhension directe qui se passe des concepts. On comprend ce que c'est d'être un vivant parmi les vivants.

Ce genre d'expérience peut arriver en lisant un livre, en écoutant parler quelqu'un dans « la vraie vie », sur les réseaux sociaux ou à la radio, en tombant malade, en tombant amoureux...

Ce qui compte c'est notre intention, notre volonté tenace de comprendre.



« S'INFORMER FATIGUE »

Impossible de publier un numéro consacré à l'information sans se référer à un texte classique d'Ignacio Ramonet, paru dans les colonnes du Monde diplomatique en 1993.

Ci-dessous quelques extraits.

La presse écrite est en crise. Elle connaît, en France et ailleurs, une baisse notable de sa diffusion et souffre gravement d'une perte d'identité et de personnalité. Pour quelles raisons, et comment en est-on arrivé là ? Indépendamment de l'influence certaine du contexte économique et de la récession, il faut chercher, nous semble-t-il, les causes profondes de cette crise dans la mutation qu'ont connue, au cours de ces dernières années, quelques-uns des concepts de base du journalisme.

En premier lieu, l'idée même *d'information*. Jusqu'à il y a peu, informer, c'était, en quelque sorte, fournir non seulement la description précise — et vérifiée — d'un fait, d'un événement, mais également un ensemble de paramètres contextuels permettant au lecteur de comprendre sa signification profonde. C'était répondre à des questions de base : qui a fait quoi ? Avec quels moyens ? Où ? Comment ? Pourquoi ? Et quelles en sont les conséquences ?

Cela a totalement changé sous l'influence de la télévision, qui occupe désormais, dans la hiérarchie des médias, une place dominante et répand son modèle. Le journal télévisé, grâce notamment à son idéologie du direct et du temps réel, a imposé peu à peu une conception radicalement différente de l'information. Informer, c'est, désormais, « montrer l'histoire en marche » ou, en d'autres termes, faire assister (si possible en direct) à l'événement. Il s'agit, en matière d'information, d'une révolution copernicienne dont on n'a pas fini de mesurer les conséquences. Car cela suppose que l'image de l'événement (ou sa description) suffit à lui donner toute sa signification. A la limite, le journaliste lui-

même est de trop dans ce face-à-face téléspectateur-histoire. L'objectif prioritaire pour le téléspectateur, sa satisfaction, n'est plus de comprendre la portée d'un événement, mais tout simplement de le regarder se produire sous ses yeux. Cette coïncidence est considérée comme jubilatoire. Ainsi s'établit, petit à petit, la trompeuse illusion que voir c'est comprendre. Et que tout événement, aussi abstrait soit-il, doit impérativement présenter une partie visible, montrable, télévisable.

Un autre concept a changé : celui *d'actualité*. Qu'est-ce que l'actualité désormais ? Quel événement faut-il privilégier dans le foisonnement de faits qui surviennent à travers le monde ? En fonction de quels critères choisir ? Là encore, l'influence de la télévision apparaît déterminante. C'est elle, avec l'impact de ses images, qui impose son choix et contraint nolens volens la presse écrite à suivre. La télévision construit l'actualité, provoque le choc émotionnel et condamne pratiquement les faits orphelins d'images au silence, à l'indifférence. Peu à peu s'établit dans les esprits l'idée que l'importance des événements est proportionnelle à leur richesse en images. Ou, pour le dire autrement, qu'un événement que l'on peut montrer (si possible en direct et en temps réel) est plus fort, plus intéressant, plus éminent que celui qui demeure invisible et dont l'importance est abstraite. Dans le nouvel ordre des médias, les paroles ou les textes ne valent pas des images.

Le *temps* de l'information a également changé. La scansion optimale des médias est maintenant l'instantanéité (le temps réel), le direct, que seules télévision et radio peuvent pratiquer. Cela vieillit la



« S'INFORMER FATIGUE » (SUITE)

presse quotidienne, forcément en retard sur l'événement et, à la fois, trop près de lui pour parvenir à tirer, avec suffisamment de recul, tous les enseignements de ce qui vient de se produire. La presse écrite accepte de s'adresser, non plus à des citoyens, mais à des téléspectateurs.

Un quatrième concept s'est modifié. Celui, fondamental, de la *véracité* de l'information. Désormais, un fait est vrai non pas parce qu'il correspond à des critères objectifs, rigoureux et vérifiés à la source, mais tout simplement parce que d'autres médias répètent les mêmes affirmations et « confirment »... Si la télévision (à partir d'une dépêche ou d'une image d'agence) présente une nouvelle et que la presse écrite, puis la radio reprennent cette nouvelle, cela suffit pour l'accréditer comme vraie. C'est ainsi, on s'en souvient, que furent construits le mensonge du « charnier de Timisoara » et tous ceux de la guerre du Golfe. Les médias ne savent plus distinguer, structurellement, le vrai du faux.

Enfin, information et communication tendent à se confondre. Trop de journalistes continuent de croire qu'ils sont seuls à produire de l'information quand toute la société s'est mise frénétiquement à faire la même chose.

Il n'y a pratiquement plus d'institution (administrative, militaire, économique, culturelle, sociale, etc.) qui ne se soit dotée d'un service de communication et qui n'émette, sur elle-même et sur ses activités, un discours pléthorique et élogieux. A cet égard, tout le système, dans les démocraties cathodiques, est devenu rusé et intelligent, tout à fait capable de manipuler astucieusement les médias et de résister savamment à leur curiosité. Nous savons à présent que la « censure démocratique » existe.

A tous ces chamboulements s'ajoute un malentendu fondamental. Beaucoup de citoyens estiment que, confortablement installés dans le canapé de leur salon et en regardant sur le petit écran une sensationnelle cascade d'événements à base d'images fortes, violentes et spectaculaires, ils peuvent s'informer sérieusement. C'est une erreur majeure.

Pour trois raisons :

- ♦ d'abord parce que le journal télévisé, structuré comme une fiction, n'est pas fait pour informer, mais pour distraire ;
- ♦ ensuite, parce que la rapide succession de nouvelles brèves et fragmentées (une vingtaine par journal télévisé) produit un double effet négatif de surinformation et de désinformation ;
- ♦ et enfin, parce que vouloir s'informer sans effort est une illusion qui relève du mythe publicitaire plutôt que de la mobilisation civique. S'informer fatigue, et c'est à ce prix que le citoyen acquiert le droit de participer intelligemment à la vie démocratique.

De nombreux titres de la presse écrite continuent pourtant, par mimétisme télévisuel, par endogamie cathodique, d'adopter des caractéristiques propres au média audiovisuel : maquette de la « une » conçue comme un écran, longueur des articles réduite, personnalisation excessive des journalistes, priorité au sensationnel, pratique systématique de l'oubli, de l'amnésie à l'égard des informations ayant quitté l'actualité, etc. Ils concurrencent l'audiovisuel en matière de marketing et négligent le combat d'idées. Fascinés par la forme, ils en oublient le fond.

Ignacio Ramonet



REGARD SUR LE LIVRE

Nous publions ci-dessous un texte rare. Celui d'une lycéenne qui pose sur l'objet-livre un regard empli d'une poésie s'inspirant explicitement de celle de Francis Ponge.

C'est par un assemblage de pensées que commence notre histoire.

Ou plutôt une histoire. Car pour considérer l'objet il nous faut connaître son commencement.

Une bête explosion d'idées, un Big Bang littéraire en est à l'origine, dont le cheminement ondulant se tord et se plie, se sépare et se rejoint à la pointe d'un crayon pour former de petites entités, de petites cellules d'idées : ce que nous appellerons des lettres.

Des lettres pensées et écrites, griffonnées et abrégées, raturées, modifiées, soulignées, hâtées, cachées, ordonnées, effacées, réfléchies ou instinctives, réticentes ou bienvenues, coléreuses, apaisées, vivantes.

Ces mêmes entités jetées pêle-mêle sur une feuille vont subir un tri strict leur ôtant leur fougue originelle. Les lettres vont former des mots. Les mots des phrases. Les phrases des paragraphes. Le tout va créer une continuité sémantique.

Un manuscrit est né.

Une fois terminé et peaufiné, celui-ci va subir une série de transformations, de modifications, d'apports ; une mise en papier si j'ose dire. D'abord imprimé

(étape des plus importantes quand on considère que l'on passe d'une construction mentale, certes rédigée mais très abstraite, à un concept tangible, matériel, l'aboutissement d'une longue réflexion), il va être soigneusement assemblé en petits cahiers, de vrais éventails, portions du récit ainsi séparé. Ceux-ci vont être reliés, cousus délicatement aux autres sur leur tranche, puis soudés à une couverture plus ou moins rigide dont la surface va abriter titre et auteur du livre ainsi créé, et illustrations enchantées.



Au cours, et après la fin de ce processus de fabrication, une idée antithétique va habiter l'appareil. Un mouvement perpétuel d'éloignements et de contacts alternatifs. En effet, des parties de l'objet au cœur de notre réflexion ont été ras-

semblées puis séparées, fractionnées. N'est-ce pas des plus étranges que de feuilleter ces pages, les faisant voler loin les unes des autres, tentant de les séparer en les écartant le plus possible pour accéder au trésor caché en leur sein, tout en sachant qu'elles sont durablement rattachées, et que, quoi que vous tentiez (à moins d'user d'une force malvenue sur un matériel aussi noble), elles resteront soudées bien après votre propre désintégration ?



REGARD SUR LE LIVRE (suite)

Outre cette réflexion, la chose, désormais élevée au rang de *livre*, va exercer une véritable fascination sur certaines personnes. Un lien moral et physique créé avec l'œuvre. Œuvre oui, car l'être l'ayant pensée et construite tient de l'artiste, de l'artisan et du magicien. Mais la véritable magie est ailleurs...

Le volume, tel un grimoire, fait entrer dans la plus profonde des transes, happe entre ses pages odorantes et douces, et devient *vivant*. C'est là, lorsque nous sommes le plus vulnérable, le plus nu face à l'histoire qui se déroule devant nous, que se produit le véritable bouleversement émotionnel, selon moi propre au livre. Nous arrivent alors par vagues imprévisibles l'émerveillement, l'effarement, l'insurrection, la terreur, la haine et la joie éclatante, la tristesse la plus profonde, la cohésion, la gêne, l'intérêt, le désespoir ; détermination, deuil et surtout amour ; sans qu'aucun recul ne puisse nous sortir de ces flots irrésistiblement roulants.

N'est-il pas incroyable le pouvoir qu'a l'ouvrage de nous faire ressentir les émotions les plus fortes de la vie, comme une toile peinte à la surface de ce papier, dont les couleurs s'ancreraient dans notre cœur ? Une portion d'autres vies s'imprime en nous plus ou moins durablement.

Des récits pas tout à fait réels, pas tout à fait fictifs.

Car une personne attachée à un tel bloc de sensations ne peut concevoir que l'histoire n'existe que dans son imaginaire. Lire est alors plus qu'un désir assouvi d'évasion, c'est une raison supplémentaire de vivre, un supplément d'âme. Et un élément devenu raison de vivre ne peut être uniquement fictif, n'est-ce pas ?

Le livre va donc poursuivre son existence, traversant bien souvent les siècles et, plus durable que nous, va porter la voix d'une époque dans un futur. Sa détérioration va être lente et belle, se courbant et s'effritant poussière par poussière tel un monument centenaire auprès de ses pairs, sur les rayons oubliés d'une vieille librairie, ou sur les étagères d'une antique bibliothèque.

Une réunion d'esprits anciens jouissant d'un repos bien mérité, commémorés par des fidèles, silencieux et respectueux dans la grandeur et la puissance des lieux, qu'eux seul ressentent.

Ils se tiendront en recueillement, intégrant dans cet espace chargé d'émotions que la mort d'un livre est la mort d'une âme.

Alice Palhol

« À partir du moment où l'on considère les mots comme une matière, il est très agréable de s'en occuper. Tout autant que peut l'être pour un peintre de s'occuper des couleurs et des formes. »

Francis Ponge

